Ami du Clergé du 25 février 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — IV. Les fonts baptismaux, les bénitiers, le confessionnal, 97.
Courtes instructions sur le Symbole. — V. La foi, don de Dieu, 98
Sur les Epitres du dimanche. — XVIII. *Dimanche de la Passion :* L'immolation du Christ, 100. — XIX. *Dimanche des Rameaux :* L'humilité, 101.
Retraite pascale (*fin*). — III. L'Amour qui fortifie : la grâce, 103. — IV. L'Amour qui pardonne : la pénitence, 106. — V. L'Amour qui demeure et qui se donne : l'Eucharistie, 109.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

IV

LES FONTS BAPTISMAUX, LES BÉNITIERS, LE CONFESSIONNAL

Mes frères,

Après avoir étudié l'extérieur de nos églises, franchissons-en le seuil et examinons-en l'intérieur et le mobilier.

I

La première chose qu'on remarque à l'entrée de nos églises, ce sont les Fonts baptismaux. Ces derniers ne faisaient point, dans les premiers siècles chrétiens, partie de l'église proprement dite. Ils étaient abrités par un édifice spécial construit près des basiliques ou des cathédrales et qu'on nommait « baptistère. » En ce temps-là, on administrait le saint baptême par *immersion ;* il fallait donc de véritables fontaines ou tout au moins des bassins de pierre ou de marbre remplis d'eau, assez grands pour que puisse y descendre et s'y tenir celui qui recevait le baptême. On bénissait, vous le savez, ces fontaines deux fois par an ; les veilles de Pâques et de la Pentecôte, et c'était ce jour-là seulement qu'on conférait le baptême, du moins aux adultes. Comme ce sacrement n'était administré que par l'évêque, il suffisait d'un baptistère pour toute une région.

Avec le temps, le nombre des chrétiens se multiplia et celui des baptêmes aussi. L'evêque, ne suffisant plus à la tâche, délégua de simples prêtres et même des diacres pour administrer solennellement ce sacrement. L'Eglise s'efforça aussi d'éviter un déplacement pénible à ceux qui le recevaient. On établit donc des baptistères près des églises paroissiales.

Aujourd'hui où le baptême par immersion a fait place au baptême par *infusion,* les Fonts baptismaux n'ont plus besoin d'être aussi vastes ; on en a réduit les dimensions et on les a placés à l'intérieur des églises, mais tout à l'entrée, comme il convient, car celui qui vient recevoir le baptême n'est pas encore chrétien et pour cette raison n'a pas accès dans la maison de Dieu. Ils consistent dans une cuve plus ou moins grande, plus ou moins ouvragée, dans laquelle est conservée l'eau bénite la veille de Pâques ou de la Pentecôte et qui doit servir aux baptêmes.

Très souvent, et on ne peut qu'y applaudir, l'endroit ou la chapelle où se trouvent les Fonts baptismaux est orné d'une statue ou d'un tableau représentant le baptême de Notre-Seigneur par S. Jean-Baptiste.

Honorons les Fonts baptismaux de notre paroisse. Allons de temps en temps nous agenouiller devant eux et y renouveler les promesses que nos parrains et marraines y ont faites à Dieu en notre nom. C'est là ou dans un lieu analogue que nous avons été purifiés du péché originel, que nous sommes devenus chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise. Comment pourrions-nous ne pas les vénérer et les aimer ?

II

Si nous demeurions toujours et parfaitement fidèles à la grâce de notre baptême, nous ne souillerions jamais la robe d'innocence dont nous avons été revêtus sur les Fonts baptismaux. Malheureusement cela n'est pas, et si Dieu était aussi sévère que le roi dont parle l'Evangile, il nous fermerait souvent la porte de sa maison parce que nous n'avons pas la robe nuptiale, c'est-à-dire la pureté nécessaire pour y entrer. C'est pour nous aider à recouvrer cette pureté que l'Eglise, à côté de la fontaine baptismale, a placé une autre fontaine à l'entrée de nos temples, je veux parler des bénitiers.

Chez les Juifs, sur l'ordre de Dieu, il y avait en avant du Tabernacle dans le desert, et plus tard, à Jérusalem, en avant du Temple de Salomon, un bassin d'airain où les Juifs devaient se laver les mains et les pieds avant d'entrer dans le saint lieu.

Les Orientaux marchent pieds nus ou avec des sandales ; d'autre part la température elevée des pays qu'ils habitent provoque sur tout leur corps une sueur abondante à laquelle se mélange la poussière : ils ont donc besoin de se laver fréquemment. Ils le font avant d'entrer dans leurs maisons ; ils poussent même l'hospitalité jusqu'à aider à le faire ceux qui viennent les visiter. Abraham lave les pieds des trois anges deguisés en voyageurs qui s'arrêtent devant sa tente ; Notre-Seigneur fait remarquer au contraire à Simon le pharisien qu'il a oublié de lui rendre ce service à son arrivée et il félicite Madeleine qui y supplée avec ses larmes et sa chevelure. Aujourd'hui encore, les musulmans procèdent à de nombreuses ablutions et défont même leurs chaussures avant d'entrer dans leurs mosquées.

Les chrétiens ne pouvaient se montrer moins respectueux envers leurs églises et le Dieu infiniment saint qui les habite. Pour être moins indignes de paraître devant lui, des fontaines, nous l'avons dit, se trouvaient au milieu du parvis qui précédait leurs lieux de culte et ils se lavaient les mains et le visage avant d'y pénétrer. Et par cette

purification extérieure, c'était surtout leur âme qu'ils voulaient purifier, comme les y invitait cette inscription gravée sur bon nombre de leurs fontaines : « Lave tes péchés et non pas seulement ton visage. » Un prêtre bénissait chaque année cette fontaine la veille ou même le jour de l'Epiphanie.

Avec le temps, ces fontaines ont disparu et ont fait place aux bénitiers actuels. Les plus anciens qu'on rencontre en certaines églises ont encore de vastes dimensions, mais les bénitiers actuels sont de proportions plus restreintes. Placés à l'entrée intérieure des églises ils sont de formes et de matières variées. Parfois ils consistent en une cuve élevée sur un pied, le plus souvent en une coquille naturelle ou imitée, en marbre ou en cuivre, scellée de chaque côté de la porte.

Lorsque des dignitaires ecclésiastiques, comme l'évêque du diocèse, ou un prince séculier visitent officiellement une église, le clergé se rend à leur rencontre au seuil de l'édifice sacré et leur présente l'eau bénite. Simples fidèles, nous ne serons pas l'objet d'une pareille prévenance : que cela ne nous empêche pas, chaque fois que nous pénétrons dans une église, de prendre de l'eau bénite nous-mêmes et de nous en signer dévotement. Nous demanderons à Dieu en même temps de laver en nous par elle les fautes qu'il y aperçoit et qui nous rendent moins dignes de paraître en sa sainte présence. Dans ce but, récitons en faisant le signe de la croix avec l'eau bénite un acte de contrition, ou bien encore les paroles elles-mêmes que l'on chante chaque dimanche pendant l'aspersion à laquelle nous devons avoir à cœur d'assister : « *Asperges me hyssopo et mundabor*... Que cette eau bénite me purifie, Seigneur, et que, lavée par elle, mon âme devienne blanche comme la neige. »

III

L'eau bénite est un sacramental et le pieux usage que nous en faisons efface nos péchés véniels ; mais elle n'efface pas nos fautes mortelles. Ces fautes mortelles, seul le sacrement de Pénitence peut nous les remettre et c'est au confessionnal que nous le recevons habituellement. Avançons de quelques pas dans l'église et nous ne tarderons pas à l'apercevoir.

Les confessionnaux sont aussi anciens que la confession elle-même, puisqu'on montre encore aux catacombes ceux qui servaient aux premiers chrétiens. A cette époque et jusqu'au XVIe siècle, ils étaient très simples : ils consistaient en un siège pour le prêtre et un agenouilloir pour le pénitent, séparés par une simple cloison en bois perforée de trous pour permettre au confesseur d'entendre le pénitent et réciproquement. Aujourd'hui encore, c'est à cela que se bornent la plupart du temps les confessionnaux de nos sacristies, où vont se confesser les personnes sourdes ou infirmes qui ne peuvent le faire à l'église. Mais dans celle-ci les confessionnaux, depuis trois cents ans, ont pris des dimensions plus vastes et une forme qui en font un des meubles les plus importants et les plus décoratifs de nos églises.

A l'endroit où s'agenouille le pénitent est ordinairement fixé un crucifix ou un tableau représentant Notre-Seigneur en croix. Fixons dévotement les yeux sur ce crucifix et ne voyons que lui durant tout le temps que nous sommes au confessionnal. Il nous avertit que Jésus-Christ nous entend, que si nous pouvons bien tromper le prêtre nous ne saurions le tromper, lui qui sonde les reins et les cœurs. Fixons les yeux sur lui, il nous excitera aux regrets de nos fautes en nous rappelant que ce sont elles qui ont fait mourir N.-S. Jésus-Christ. Fixons les yeux sur lui enfin pour aviver notre confiance Si nombreux et si énormes que soient nos péchés, Notre-Seigneur les a tous expiés en mourant sur la croix. Prosternés au pied de ce crucifix comme Madeleine aux pieds de Jésus, nous pouvons comme elle être assurés du pardon.

Le confessionnal porte différents noms bien faits pour encourager les pécheurs à s'y agenouiller et à ne pas s'en approcher avec effroi, comme ils le font trop souvent. On l'appelle le saint Tribunal, le tribunal de la Pénitence, le tribunal de la miséricorde. C'est bien un tribunal, en effet, où le prêtre est juge au nom de Jésus-Christ, où le pénitent est à la fois accusateur et témoin à charge contre lui-même et où une sentence intervient comme dans tous les jugements. Mais tandis que dans les tribunaux humains la sentence prononcée est presque toujours une sentence de condamnation, au confessionnal la sentence est toujours ou presque toujours une sentence de miséricorde. On diffère parfois le pardon, mais on ne condamne jamais.

* *

Remercions Dieu d'avoir mis à notre disposition en chacune de nos églises ces trois fontaines salutaires que sont les Fonts baptismaux, les bénitiers et le confessionnal. S'il n'est possible d'user de la première qu'une fois, usons des deux autres le plus souvent possible. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

V

LA FOI, DON DE DIEU

Mes frères,

Je terminais mon dernier entretien en vous invitant à remercier Dieu pour le don précieux de la foi. Dieu étant le créateur de toutes choses, nous devons considérer tous les biens dont nous jouissons comme des dons de sa libéralité. Mais en parlant de la foi on ne saurait s'en tenir à ce sens très général. Je vous expliquerai donc aujourd'hui : 1° comment la foi est un don spécial de Dieu ; — 2° comment et quand ce don nous est fait ; — 3° comment il peut être entretenu et augmenté.

I

Vous n'ignorez pas que la vie morale de l'homme peut être envisagée à deux points de vue : au point de vue naturel et au point de vue surnaturel. L'ordre naturel est constitué par l'ensemble des relations qui unissent l'homme, créé par Dieu, à Dieu, auteur de la nature. Cet ordre comporte une fin naturelle, à laquelle on arrive par l'observation des lois naturelles et l'emploi de moyens également naturels. Mais il a plu à Dieu de superposer à cet ordre naturel un ordre surnaturel qui vise à une fin surnaturelle, c'est-à-dire à laquelle l'homme n'était pas appelé en vertu de sa nature d'homme. Les lois à observer et les moyens à employer pour atteindre cette fin dépassent également le simple jeu des lois et des forces naturelles.

C'est à ce second ordre, surnaturel, qu'appartient la vertu de foi. En disant qu'elle est un don de Dieu, nous voulons affirmer qu'elle constitue un privilège absolument gratuit qui ne fait aucunement partie nécessaire de la nature humaine, que Dieu aurait pu refuser à l'homme sans aucune entorse à la sagesse ni à la justice et sans que celui-ci fût diminué dans sa nature. La foi est donc une disposition habituelle, déposée en nous par un don tout gratuit de Dieu, à croire les vérités qu'il a révélées. L'acte de foi est l'exercice de cette disposition habituelle.

Il peut sans doute exister une foi et des actes de foi purement naturels. Ce serait le cas de la foi chez un adulte qui, n'étant pas en possession de l'ordre surnaturel, saurait néanmoins qu'il y a une révélation et donnerait à cette révélation l'adhésion de son esprit. Cette foi ne suffit pas, puisqu'on ne saurait, à l'aide d'un moyen naturel, atteindre une fin surnaturelle.

II

Que faut-il donc faire pour posséder la foi surnaturelle ? Normalement, recevoir le baptême. C'est ce sacrement qui nous élève à cet ordre surnaturel dont je vous entretenais tout à l'heure. La grâce sacramentelle conférée par le baptême est la grâce de la régénération, accompagnée des vertus infuses et du droit à recevoir les grâces actuelles utiles à la vie chrétienne. Parmi ces vertus infuses, la première, parce qu'elle est la racine de toute justification et le principe de la vie chrétienne, c'est la foi.

Le baptême est le sacrement de l'adoption divine ; il fait de nous, par une faveur toute gratuite, des membres de la famille divine, possédant la vie divine et appelés à l'héritage divin. Or cette vie divine a son origine dans la connaissance du vrai Dieu et de Celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ : « *Hœc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum.* » (Jo., XVII, 3). Considérée au ciel ou sur terre, elle ne présente pas de différences essentielles. Mais tandis qu'au ciel cette connaissance de Dieu viendra de la vision face à face, ici-bas elle naît de la foi.

Le baptême est encore le sacrement de l'initiation chrétienne, car toute la vie chrétienne ne sera que le développement de la grâce initiale reçue au baptême, grâce que S. Paul commente ainsi : « *Ita et vos existimate : vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu* » (Rom., VI, 11), mort au péché et vie pour Dieu dans le Christ. Mais comment réaliser ce programme sans la foi surnaturelle ? Ainsi ces deux aspects du baptême, sacrement de l'adoption divine et sacrement de l'initiation chrétienne, confirment bien cette vérité que la foi surnaturelle nous est donnée par Dieu au baptême.

III

Une disposition habituelle au bien, même surnaturelle, est susceptible de degrés. Il importe donc de l'entretenir pour ne pas lui permettre de s'affaiblir et ne pas risquer de la perdre ; il sera même prudent de l'augmenter ou de la fortifier.

Comment entretenir et augmenter notre foi ? Pour répondre à cette question, je ne saurais mieux faire que de vous rappeler l'histoire bien connue des Mages allant à la recherche du Messie nouveau-né. C'est par une grâce intérieure et gratuite de Dieu qu'ils sont amenés à reconnaître la divinité du Messie et à l'adorer ; mais, au préalable, ils ont utilisé tous les moyens mis par Dieu, normalement ou miraculeusement, à leur disposition pour arriver à leur but : ils ont suivi l'étoile et ils ont consulté ceux qui étaient à même de les renseigner. Ainsi le bon Dieu se sert de moyens extérieurs pour communiquer sa lumière aux âmes, c'est-à-dire pour entretenir et développer leur foi. Utilisons donc ces moyens.

Le premier, c'est l'enseignement de l'Eglise, principalement sous forme de catéchismes ou de prédications. « *Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.* » (Rom., X, 17). La foi naît et se développe sous l'influence de la parole du Christ entendue dans les chaires catholiques. Il est donc imprudent de se priver d'une façon habituelle de la prédication dominicale donnée dans nos églises, sous prétexte que cette prédication augmente la durée de la messe ou que le prédicateur n'est pas un maître de la parole. Veillons aussi à faire suivre par nos jeunes gens et jeunes filles soit les catéchismes de persévérance, soit les entretiens et conférences donnés dans les patronages.

Les cérémonies du culte, suivies avec attention, intelligence et esprit surnaturel, sont aussi de nature à développer en nous l'esprit de foi, car elles sont des sources de grâces pour les âmes qui savent les utiliser comme le bon Dieu le désire. Il y a encore d'autres moyens dont Dieu peut se servir à l'occasion pour augmenter notre foi, certains événements heureux ou malheureux, par exemple. A nous de savoir en tirer le profit voulu par Dieu. Mais puisque la foi est un don gratuit de Dieu, n'oublions pas de prier souvent l'auteur de tout don de la conserver et de l'augmenter en nous : Seigneur, je crois ; mais augmentez ma

foi. Seigneur, je crois ; mais venez à mon secours dans mon peu de foi.

* *

Craignons, m. f., de laisser notre foi s'anémier. Tout membre qui reste longtemps immobile finit par s'ankyloser ; tout esprit qui ne travaille pas finit par s'affaiblir. Faisons de notre foi une vie : multiplions les actes de foi et menons une vie conforme à notre foi. Nous ferons ainsi fructifier ce talent précieux que Dieu nous a confié au baptême. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XVIII

Dimanche de la Passion

L'IMMOLATION DU CHRIST

Mes frères,

Nous entrons aujourd'hui dans cette période de tristesse, de pénitence et de deuil qui doit préparer nos âmes, en les purifiant, à commémorer l'anniversaire du sacrifice suprême où Jésus-Christ s'est offert lui-même pour nous.

I

Sous la domination de l'Ancienne Loi, le Grand-Prêtre ne pénétrait qu'une fois par an dans le sanctuaire redoutable que l'on appelait le Saint des Saints. Et il était tenu auparavant de pratiquer des purifications, de faire fumer des holocaustes, d'immoler des victimes sacrées. Ces symboles préfiguraient le sacrifice que Notre-Seigneur, une fois pour toutes, a voulu présenter à son Père pour la réconciliation du monde, et qu'il a voulu faire quotidiennement perpétuer par les prêtres.

Mais tandis que les Grands Prêtres juifs ne sacrifiaient à Jéhovah que des victimes vulgaires : génisses, boucs, bœufs ou moutons, le Messie a inauguré l'oblation d'une victime totalement différente, puisqu'elle est non seulement humaine, mais divine. *Il s'est voué lui-même à la mort.* Pourquoi ? Parce que nos crimes étaient si multiples, si énormes que toute autre expiation eût été insuffisante et que seul le sang d'un Dieu crucifié pouvait apaiser le courroux d'un Dieu odieusement outragé.

Tout cela nous montre à la fois l'étendue de nos péchés et la tendresse sans bornes de Jésus se condamnant à la torture et au trépas afin de nous rendre l'accès aux grâces dont nous avions été privés, ainsi qu'au paradis que nous avions perdu.

Si nous voulons mieux nous pénétrer du dévouement du Sauveur pour nous et, par suite, de la dette de reconnaissance qui nous lie à son égard, rappelons-nous, en quelques mots, les principales étapes du drame qui transforma notre destin.

Il commença par un acte de charité sublime. Notre-Seigneur, qui savait que son heure était proche, réunit ses Apôtres, qu'il chérissait comme des frères. Après s'être abaissé devant eux jusqu'à accomplir le rite symbolique des temps antiques, qui consistait à laver les pieds de ses maîtres ou de ses hôtes, Jésus prit place avec eux au repas liturgique de la Cène, conformément à la loi de Moïse. La cérémonie achevée, voici qu'à la stupeur générale il prit du pain, le bénit, le rompit, puis le distribua à ses disciples en leur disant : « Ceci est mon corps ; et faites ceci en mémoire de moi. » Il saisit une coupe de vin et déclara : « Ceci est mon sang : buvez-en tous pour la rémission des péchés. »

Ainsi, à l'instant de mourir, Jésus voulait se communiquer aux hommes d'une manière plus intime et descendre jusqu'au plus profond de leurs âmes, afin de leur insuffler sa force, sa lumière, sa vie. Il voulait, en dépit des apparences, demeurer sans cesse au milieu de nous, pour nous consoler, pour nous sanctifier. L'institution de l'Eucharistie est le plus merveilleux prodige que la bonté de Dieu ait pu faire rayonner sur nous.

Cependant, il fallait que la volonté du Père s'accomplît. Jésus, comme cela lui arrivait souvent, se rendit dans une oliveraie, sur une colline proche de la ville, et se retira pour prier. Autour de lui, les disciples lassés dormaient, même les plus fidèles, sans que l'angoisse du bon Maître parvînt à les tirer de leur torpeur. Et Jésus, poursuivi par des visions funèbres ; Jésus, désolé à l'avance par l'inutilité de son sacrifice pour tant d'âmes indifférentes ou endurcies ; Jésus, épuisé physiquement ; Jésus, à bout d'énergie morale, se débattit dans une agonie atroce, tout en répétant à son Père : « Que votre volonté soit faite ! »

II

Rien donc, pas même les perspectives effroyables d'un avenir prochain, ne pouvait amener Jésus à renoncer à la tâche sublime qu'il s'était imposée pour nous. Sitôt, donc, que son sacrifice fut irrévocablement accepté, le vouloir du Seigneur irrité se manifesta autour de lui. Du fond de l'ombre, des soldats surgirent, qui se ruèrent sur lui comme sur un ennemi féroce. Lui, il souriait douloureusement, et se borna à leur manifester sa puissance qui, même à cette heure critique, lui eût si facilement permis, non seulement de les braver et de les vaincre, mais même de les anéantir. Puis, lorsqu'il fut bien constaté qu'il se livrait de son plein gré au baiser du traître Judas comme aux chaînes des sbires du Sanhédrin, Jésus se laissa entraîner, et, dans le tumulte, au milieu des blasphèmes et des coups, on se dirigea vers la cité.

A Jérusalem, cette nuit-là, tous ne dormaient pas : les principaux du peuple attendaient avec fièvre l'arrivée du cortège sinistre. Quand Jésus fut amené près d'eux, on vit tout ce que la haine et l'hypocrisie, le mensonge et l'ambition, l'orgueil et la peur peuvent arriver à faire pour la condamnation d'un innocent. Mais, comme la rude domination romaine ne permettait plus aux sanhédrites d'exécuter par eux-mêmes et sans confirmation leurs sentences, il fallut traîner Jé-

sus devant le préteur qui, lui, sceptique et blasé pourtant, eût préféré ne point être mêlé à une si flagrante injustice. Pour satisfaire la plèbe ameutée et l'incliner peut être à la pitié, Pilate fit flageller Jésus ; ses légionnaires prirent sur eux d'ajouter au supplice, en couronnant d'épines leur victime, en la couvrant d'ignominies. Mais quand il reparut, sanglant, défiguré sous sa pourpre ironique, le peuple n'eut pour le douloureux martyr qu'un cri : « Crucifiez-le ! » On lui préféra un voleur, qui fut gracié à sa place ; et la rage des Juifs n'eut de cesse qu'après avoir arraché à Pilate un lâche consentement au suprême forfait.

Hélas ! les peuples ne sont-ils pas toujours les mêmes ; et lorsque, de nos jours, le Christ méconnu se présente à un monde qu'il voudrait sauver, est-ce qu'on ne lui répond pas encore par des insultes et par des condamnations qui l'atteignent en frappant ses institutions et ses fidèles ? Quand donc l'univers reconnaîtra-t-il Dieu ? Quand donc aimerons-nous Jésus ?

Tout espoir humain était donc perdu. Seule, la puissance divine eût pu délivrer le condamné ; et cette force-là, Jésus s'était interdit de l'employer. Docilement, il se laissa charger du gibet qui devait servir à sa torture ; bousculé, frappé par les soldats, raillé, accablé par la multitude, abandonné par ses amis qui, dès le début de la crise, l'avaient jugé bien compromettant, le Seigneur marchait seul, hagard, couvert de plaies saignantes, courbé sous le poids de sa croix. Son épuisement était tel, à la suite de sa nuit de souffrances, que trois fois il roula dans le fossé. Mais chaque fois, avec des brutalités nouvelles, on le remit debout sur le sentier qui monte au Calvaire. En vain quelques pieuses femmes s'essayaient à le consoler de loin ; en vain l'une d'elles parvint-elle même à rafraîchir son pauvre visage tuméfié ; en vain Marie, héroïquement, se mit-elle à suivre le cortège de son Fils qu'elle ne délaisserait ni vivant ni mort. Jésus ne voulait pas être consolé ; Jésus était décidé à souffrir, afin que son holocauste fût parfait et que nous fussions rachetés. A force d'efforts et de surhumaine énergie, il parvint enfin au Golgotha.

III

C'est là que devait se dérouler la plus lamentable scène.

Les bourreaux attendaient la victime ; dès qu'elle survint, sans lui laisser un instant de répit, ils se précipitèrent sur elle. Sans souci du sang qui ruisselait de ses membres meurtris, sa tunique lui fut arrachée. Le Christ fut saisi, couché sur les poutres qui formaient la croix, cloué à grands coups de marteau. Puis le gibet fut dressé et le Maître apparut, les bras ouverts, dressé entre les cieux courroucés et la terre coupable.

Son agonie devait durer trois heures. Elle ne parvint à lui arracher ni un geste de faiblesse, ni un désaveu de sa mission. De temps à autre, une brève parole tombait de ses lèvres. C'était un mot de pardon pour ceux qui venaient de se livrer à l'infernale besogne ; c'était un mot d'amour pour la Vierge et pour Jean qui, presque seuls, avaient eu assez de foi et de fermeté pour consoler les dernières minutes du moribond. Un seul instant la nature humaine reparut dans une clameur de détresse : « *Eloi, Eloi, lamma sabacthani ?* » mais ce rapide contraste ne fit que souligner davantage l'héroïsme divin du Sauveur. Enfin, lorsque l'instant eut sonné qui, de toute éternité, avait été marqué pour le couronnement de l'œuvre rédemptrice, Notre-Seigneur laissa retomber sa tête exsangue et murmura : « Tout est consommé. » Et il mourut.

Ses ennemis s'attaquèrent alors à son cadavre : pour bien s'assurer de la réalité de son trépas, on lui perça le cœur avec le fer d'une lance. Mais le tour des amis devait venir bientôt. Avec crainte, mais avec respect, ils s'approchèrent du gibet, dont ils détachèrent le corps. Ils enveloppèrent ce dernier de bandelettes et le portèrent dans un sépulcre rempli d'aromates, dont ils roulèrent le large couvercle de pierre. Jésus avait fini sa carrière terrestre.

Mais il devait ressusciter le troisième jour.

Quel exemple, m. f. ; et quels enseignements n'avons-nous pas à en tirer !

Si Notre-Seigneur a décidé de passer librement par ces épreuves sans pareilles, c'est qu'il attachait un prix infini à la multitude des âmes qui, du premier matin jusqu'au dernier soir du monde, sont appelées à se succéder ici-bas pour s'y préparer à l'éternité. Après tant de douleurs et d'opprobres, comment son Père aurait-il eu la cruauté de lui refuser l'amnistie et les grâces qu'il réclamait en notre faveur ? En même temps qu'elle efface un sinistre passé, la mort du Christ ouvre au genre humain de radieuses perspectives pour l'avenir.

Mais il importe de savoir qu'aucun de ces fruits de salut ne saurait nous être profitable sans notre coopération personnelle. Dieu met à notre disposition les trésors inépuisables des mérites si péniblement acquis par le Sauveur. Mais il exige que nous nous rendions dignes, par une vie sainte, d'y prendre une part, d'autant plus grande que nous serons devenus plus justes et plus purs. Il veut, en outre, que nous utilisions pour de nouveaux progrès vers la sainteté, les premières richesses spirituelles qu'il nous a déjà réparties.

Tel est le programme de la vie chrétienne : une ascension rude et constante vers un idéal radieux, auquel nous n'atteindrons, dans l'autre monde, qu'après avoir, en celui-ci, porté nos croix avec espérance et dans l'union avec Jésus. Ainsi soit-il.

XIX

Dimanche des Rameaux

L'HUMILITÉ

Mes frères,

Au cours de son passage sur la terre, Notre-Seigneur, s'il a dû subir beaucoup d'épreuves, a connu aussi maints triomphes. Plus d'une fois,

après des miracles retentissants, il fut acclamé par les foules ; lors de son entrée triomphale à Jérusalem, que nous commémorons aujourd'hui, le peuple se porta au devant de lui, avec des lauriers et des palmes, en chantant : « Hosanna au Fils de David ! » Que de mortels se seraient montrés fiers de pareils triomphes ! Jésus, lui, ne se laissa pas enorgueillir le moins du monde. Il opposa aux ovations des multitudes la même humilité qui lui avait servi à vaincre Satan, lorsque celui-ci avait essayé de le tenter en lui offrant les royaumes de la terre.

I

L'humilité est, en effet, un des traits caractéristiques de Notre-Seigneur, une des vertus qu'il a tenu à nous faire pratiquer en nous en donnant lui même l'exemple. Et quel exemple ! Jamais nous ne parviendrons à sonder la profondeur de l'abîme d'humiliation où Jésus a librement accepté de descendre au moment de son Incarnation. Il était le Dieu très pur, éternel, tout-puissant, souverain, dominateur des temps et des espaces, infiniment bon, parfait sous tous les rapports. Il était la cause et la fin de tout, celui à qui tout se rapporte et vers qui tout doit tendre. Dans l'unité de la Sainte Trinité, il partageait avec le Père et l'Esprit-Saint la gloire de l'Etre suprême, de l'unique Etre nécessaire, sans qui tout le reste n'eût jamais existé et ne pourrait même pas subsister un instant. Rien ne pouvait le contraindre à s'abaisser jusqu'aux créatures infimes que nous sommes. Rien, ai-je dit, excepté l'amour. C'est par pure charité pour nous que ce Dieu splendide a voilé ses grandeurs immortelles sous les apparences misérables de notre pauvre humanité. Le moindre moment de réflexion nous montre la distance incommensurable qui nous sépare de Dieu. C'est cette distance que le Christ a franchie pour descendre du ciel jusqu'à l'étable de Bethléem.

Ce n'est pas tout. Puisqu'il consentait à naître parmi nous afin de libérer nos âmes captives du péché, Jésus aurait pu, tout au moins, se réserver sur terre une place de premier plan. Il ne lui en eût pas plus coûté de se faire prince, chef visible de l'univers, que d'apparaître entre le pauvre ouvrier Joseph et l'humble vierge Marie. Toutes les richesses étaient à sa disposition, ainsi que tous les honneurs et tous les plaisirs. Or vous savez ce qu'il a choisi : l'obscurité, la pauvreté, la honte, la mort. Il a voulu mourir dépouillé de tout, même de son récent prestige, au milieu de bandits justement condamnés et sous les huées d'une foule insultante et moqueuse. L'humiliation du Golgotha complète et couronne celle de la crèche. Elle achève de nous faire comprendre toute la grandeur du sacrifice que Notre-Seigneur a offert à son Père pour assurer notre salut.

Ne vous étonnez donc point que Dieu ait tenu à reconnaître le mérite, vraiment divin, de Jésus et à exalter son nom au-dessus de tout ce qui existe. Après les heures douloureuses et sombres, la justice imposait une éclatante revanche. Il le fallait pour l'honneur même du ciel. Et voilà pourquoi Dieu a glorifié le Christ ; voilà pourquoi « il lui a donné un nom qui surpasse tous les autres, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse aux cieux, sur terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père. » (Philip., II, 9-11).

II

Pour admirable que soit l'humilité pratiquée par le Christ en vue de sanctifier nos cœurs, elle ne nous servirait à rien si nous nous bornions à la vénérer et à la couvrir de louanges. Jésus, sur ce point comme sur les autres, a voulu nous servir de modèle, et il entend bien que, dans la proportion de nos faibles forces, nous marchions à sa suite, en agissant comme il a lui-même agi.

Il paraîtrait, d'abord, que la vertu d'humilité doit nous être particulièrement facile. Tout en nous et autour de nous nous y porte. Si, en effet, nous descendons un peu en nous-mêmes, nous sommes bien forcés d'y découvrir une multitude d'imperfections, de défauts, de tares, de vices même quelquefois. Si nous revenons sur notre passé, nous nous trouvons contraints de nous souvenir d'une foule d'échecs, de fausses manœuvres, qui furent ridicules parfois et toujours déconcertants. Nos succès eux-mêmes ont été bien imparfaits, bien mêlés de revers, et surtout remarquablement éphémères. Nous devons donc conclure que nos facultés sont bien incomplètes, bien mal équilibrées, et que nous n'avons pas lieu de nous glorifier de ce que nous sommes. Quant à ce que nous possédons, il serait stupide d'en tirer avantage, puisque cela peut disparaître à chaque instant. Tout cela, c'est d'ailleurs l'avis des gens que nous fréquentons et qui, après nous avoir couverts de fleurs en notre présence, ne ménagent pas, après notre départ, les critiques sur nos attitudes, nos fautes ou simplement nos maladresses. La nature même des choses doit nous inviter à l'humilité.

Et cependant, en fait, aucune vertu ne nous épouvante davantage. Le père de l'orgueil, Lucifer, a si bien pris possession de notre personne qu'il nous a comme imprégnés de pensées altières et hautaines. Naïvement nous nous jugeons supérieurs aux autres et pensons que la prééminence nous est due sur eux. Autant nos regards sont clairvoyants pour découvrir leurs moindres défectuosités, autant nous nous trouvons soudain aveugles lorsqu'il s'agit de lire dans notre âme. Nous nous ingénions de mille manières — et quelquefois les plus blâmables — pour masquer nos faiblesses sous les apparences de la vertu, car l'hypocrisie est fille de l'orgueil. Nous tenons à notre fausse gloire autant et plus qu'à la vie éternelle ; et nous sommes prêts à tout immoler pour conserver ou rehausser ce que nous appelons sottement notre honneur, comme si l'honneur pouvait subsister en dehors des règles fixées par Dieu.

Cela d'ailleurs — j'en conviens volontiers — ne nous est pas spécial. Depuis le début de l'huma-

nité, les choses ont toujours été ainsi. Parmi les concupiscences qui nous dégradent depuis le premier péché, celle de l'orgueil est une des plus terribles. Le monde antique ne concevait même pas que l'on pût être humble. Il considérait la modération comme une faiblesse et lui qui avait le culte de la force, il s'indignait que quelqu'un ne veuille pas, à n'importe quel prix, l'emporter sur ses concurrents. Il a été nécessaire que Notre-Seigneur rappelât au bon sens les esprits égarés, en leur montrant, dans la vertu qui nous occupe, non seulement une réalité aussi évidente que pénible, mais encore le grand moyen de plaire au Seigneur. Dieu fasse que sa voix soit entendue et que sa leçon soit comprise ! La chose est d'importance, certes, puisqu'il y va de notre éternelle béatitude. Souvenons-nous toujours que c'est aux humbles qu'est promis le royaume du ciel !

III

Une fois admis ce double principe que l'humilité s'impose à nous puisqu'elle correspond aux défauts de notre être, et qu'elle nous est indispensable pour atteindre au paradis, il ne nous reste plus qu'à passer de la théorie à la pratique. Apprenons donc, exactement, ce que c'est que l'humilité, afin de cultiver mieux en nous cette suave fleur céleste.

Elle consiste essentiellement à s'apprécier exactement soi-même, sans méconnaître les avantages que nous possédons, mais en admettant loyalement nos multiples insuffisances dans tous les domaines ; physique, intellectuel, moral. Une fois ce premier examen accompli, il reste à faire la répartition entre ce qui, en nous, vient du ciel et ce qui nous appartient en propre. Quiconque connaît son catéchisme sait que tous les mérites surnaturels qu'ont pu nous valoir nos bonnes œuvres, n'ont été acquis que par les grâces dont le Seigneur s'est plu à nous combler. Nos qualités naturelles elles-mêmes sont un don de sa Providence. Que garderons-nous donc comme notre apanage ? Les tares ataviques de la race humaine, nos péchés, qui sont bien à nous, hélas ! puisque c'est librement, volontairement et personnellement que nous les avons commis. Notre part est donc fort peu glorieuse, et, si nous voulons être sincères, nous n'aurons pas lieu de nous en vanter.

Ancrons bien dans notre âme ce sentiment de notre profonde misère : il sera la sauvegarde de notre modestie. Sans doute, il ne faudra rien pousser à l'excès et nous éviterons surtout de nous décourager dans la contemplation de notre néant. Nous n'oublierons pas qu'avec l'aide de Dieu nous avons déjà fait et nous ferons encore de belles et bonnes choses ; mais, en rapportant leur mérite à Celui qui opère en nous, avec nous et par nous, nous accomplirons un acte de vérité et de justice qui nous vaudra de nouveaux secours pour l'avenir.

Il y aurait une étrange contradiction à faire, dans le secret de notre conscience, l'aveu de notre lamentable infériorité, et à manifester néanmoins à l'extérieur une certaine complaisance à notre égard. Notre conduite, nos attitudes publiques devront donc se conformer à ce que nous savons bien au sujet de nos incapacités diverses. Loin de nous prévaloir de titres et de privilèges très fugaces, et souvent très immérités, nous chercherons à demeurer à la place obscure dont nous sommes seulement dignes. Loin de courir après la fortune, les honneurs, ou la renommée éclatante, nous nous efforcerons de passer inaperçus. « *Ama nesciri et pro nihilo reputari,* » tel est le sage conseil de l'*Imitation*, qui deviendra la règle de notre existence.

Dans cette œuvre d'effacement volontaire, qui ne diminuera en rien, bien au contraire, notre activité humaine et surnaturelle, nous serons d'ailleurs aidés — et plus peut-être que nous ne le voudrions — par nos semblables, dont beaucoup ne demandent pas mieux que de nous rabaisser de temps en temps. Lorsqu'une injure nous est faite, lorsqu'un affront nous est infligé, pensons à Jésus couronné d'épines.

Les meilleures mortifications ne sont généralement pas celles que nous nous imposons à nous-mêmes. Ce sont celles qui nous arrivent du dehors, et que nous n'aurions souvent pas eu la force de désirer. Recevons-les avec joie, dans le calme d'une conscience pure. Sans protester contre l'ignominie, accueillons tous les incidents qui tendent à nous remettre à notre rang misérable. Plus nous serons humbles et soumis sur la terre, plus aussi Dieu nous aimera et nous préparera de beaux triomphes immortels. Ainsi soit-il.

RETRAITE PASCALE

III

L'AMOUR QUI FORTIFIE : LA GRACE

Mes frères,

L'existence, la durée et la fécondité du christianisme sont pour la sagesse du monde une véritable énigme. Un enfant sur une brassée de paille, un condamné à mort sur une croix, voilà Celui qui a sauvé le monde. Quelques pêcheurs ignorants et sans caractère, voilà ceux qui vont répandre la doctrine du Christ et établir son Eglise à travers le monde. Cette Eglise, sans cesse persécutée par les pouvoirs publics, par les individus, par les sociétés et les partis de toute sorte, voilà son royaume ici-bas. Et cependant les prophéties se réalisent, le petit grain de sénevé est devenu un grand arbre, des fruits remarquables par leur valeur et leur nombre sont venus attester la vitalité de cet arbre. Loin d'être atteint par la décrépitude, il se rajeunit sans cesse et pousse sans cesse de nouveaux rameaux, prometteurs de nouveaux fruits.

Enigme indéchiffrable si l'on prétend l'expliquer par les causes qui expliquent les entreprises humaines, ce fait prodigieux se comprend facilement si l'on ouvre ce livre de lumière dont nous parlions hier soir : l'Evangile. « *Ecce ego vobiscum sum usque*

ad consummationem sæculi. Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles », Celui qui parle ainsi est un Dieu et désormais il nous est facile de comprendre que l'Eglise, dans son ensemble et dans chacun de ses membres, est animée par une vie divine qui explique son accroissement et sa fécondité.

Cette vie divine qui, comme la sève de l'arbre, s'en vient jusqu'aux plus petites feuilles, je veux dire jusqu'aux plus humbles fidèles, nous la nommons la grâce. Nouvelle preuve de l'amour du Christ qu'il importe d'estimer à sa juste valeur et d'utiliser au mieux des intérêts de la gloire divine et du salut de nos âmes. Elle se présente à notre étude sous deux modes : la grâce *sanctifiante* et la grâce *actuelle*. Elle a sa source dans les *mérites du Christ*. Examinons ces trois idées.

I

1. La grâce sanctifiante, c'est la vie divine en nous, c'est donc Dieu en nous. Au moment où il créa le premier homme, Dieu voulut, par un don purement gratuit, surajouter à sa nature et à sa vie humaines, pour lui et pour tous ses descendants, une participation à la nature et à la vie divines, ainsi que d'autres avantages de moindre importance : l'immortalité, l'impassibilité, l'harmonie parfaite entre la raison et les sens. Il décida en même temps que la conservation ou la perte de ce privilège dépendrait de la conduite de l'homme au cours d'une épreuve qu'il lui ménageait.

Nous savons quel fut le résultat de l'épreuve, mais aussi comment Dieu consentit à réparer le mal commis par l'homme et à lui restituer, sous certaines conditions, le bienfait de la grâce sanctifiante. A ne se placer qu'au point de vue de la nature, cet état de réparation est moins parfait que celui de la justice primitive, puisque l'homme est condamné à la mort, à la souffrance et à un pénible déséquilibre entre son âme et son corps. Mais à considérer le point de vue surnaturel, on est obligé de reconnaître que le plan de la réparation est plus beau que le plan primitif : *Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti...*

De nouveau, l'homme peut donc s'assurer, s'il le veut, la possession de Dieu. Je dis : s'il le veut, car la réception et la permanence de la vie divine en nous sont soumises à notre libre acceptation, car l'épreuve unique du paradis terrestre se multiplie et c'est à chaque minute de notre existence, puisque chacune peut nous offrir un choix périlleux à faire entre le bien et le mal, que se pose le problème du surnaturel.

Il est évident que cette présence de Dieu en nous, présence toute spéciale et particulièrement féconde, demeure au fond un mystère pour notre raison. Comment le fini peut s'unir à l'infini, voilà qui nous dépasse. Plusieurs essais d'explication ont été donnés par les théologiens, qui ne sont ni l'un ni l'autre entièrement satisfaisants. Plutôt que de nous y attarder, voyons donc les effets de la grâce sanctifiante en nous.

2. Le premier et le principal effet de la grâce, c'est de nous justifier, c'est-à-dire de nous faire passer de l'état de péché, état d'inimitié entre l'homme et Dieu, à l'état de grâce, état d'intime amitié entre eux. Mais comment s'opère cette justification, ce passage ? Laissons de côté le cas du petit enfant encore privé de l'usage de sa raison, pour examiner celui de l'adulte qui n'a pas encore reçu le baptême, sacrement par lequel la grâce sanctifiante est donnée pour la première fois, ou qui, ayant perdu cette grâce par le péché mortel, doit la récupérer. Si Dieu est toujours le principal auteur de notre justification et si la grâce est un don gratuit, cependant certaines dispositions et certains actes sont exigés de notre part. Dieu ne nous justifie pas sans nous ni surtout malgré nous.

Le premier de ces actes, c'est donc un acte de conversion de la volonté vers Dieu. Pour être justifié, il faut quitter toute créature qui d'aventure nous accaparerait au détriment de Dieu, notre fin dernière, supprimer toute affection qui risquerait sérieusement de nous empêcher d'atteindre cette fin. Il faut de plus la foi aux vérités révélées. Faisons bien attention ici de ne pas nous égarer sur le terrain protestant. Il ne s'agit pas de cette foi préconisée par Luther, sorte de conviction intime que chacun aurait de son salut. Ce phénomène d'autosuggestion rend le son d'une fausse monnaie. Quoi de plus facile que de s'illusionner sur son propre compte ? L'Eglise recommande, même aux âmes avancées dans la perfection, et avec elle c'est le bon sens qui parle, le recours à un directeur de conscience à qui on ne cache rien de ses dispositions les plus intimes, tellement il est facile de se laisser tromper par son imagination, par son cœur, par la complaisance de chacun pour soi-même, et enfin par celui que nos ancêtres ne nommaient pas pour rien « le malin. » Si de graves erreurs sont possibles même chez les plus saints et les plus instruits, à plus forte raison chez les âmes de vertu et de science seulement communes. N'est-ce pas S. Paul qui écrit aux Corinthiens : « Je n'ai conscience d'aucune faute, mais ce n'est pas cette conviction qui me justifie » ? Tous les saints ont redouté le jugement de Dieu ; sainte Jeanne d'Arc elle-même n'osa pas répondre par une affirmation absolue à ses juges qui lui demandaient si elle était en état de grâce.

Il s'agit donc pour nous d'une foi théologique aux vérités révélées : foi à la divinité et à la mission rédemptrice du Christ et à toutes les vérités impliquées dans celle-ci. « Tout ceci a été écrit, affirme S. Jean sur le point de terminer son évangile, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, fils de Dieu, et que, croyant en lui, vous ayiez la vie en son nom. » (xx, 31).

Cette foi, si excellente soit-elle, ne suffit pas encore ; elle doit s'accompagner d'œuvres saintes, c'est-à-dire des actes commandés nécessairement par la foi. Ce n'est pas celui qui se contente de répéter sans cesse : « Seigneur ! Seigneur ! », celui qui a la foi, sans plus, en l'intervention toute-puissante du Christ, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui accomplit la volonté du Père céleste, ce qui suppose un commencement d'amour de Dieu, la contrition des fautes passées, le ferme propos pour l'avenir, l'espérance et la crainte de Dieu.

Ces conditions étant réalisées, le sacrement de baptême ou de pénitence assure à l'âme la grâce de la justification, c'est-à-dire la disparition du péché. La grâce n'agit pas à la façon d'un manteau qui recouvre et qui cache la malpropreté et la lèpre, sans les enlever, mais comme l'eau qui nettoie et comme le remède souverain qui supprime toute trace du mal.

Nous voici donc, et je voudrais que ce soit le cas de tous mes auditeurs, purifiés de nos péchés, honorés d'une présence toute spéciale de Dieu en nous, vivant d'une vie nouvelle, la vie divine. Mais toute vie constitue un capital à faire fructifier. Nous n'ad-

mettons pas qu'un individu dont le corps et le cerveau sont bien constitués et sains reste inactif, et, loin d'être utile à ses semblables, réclame d'eux ce qui lui est nécessaire. C'est là un vice, la paresse, au secours duquel la charité elle-même, si bienveillante qu'elle dût être, ne saurait venir. Il n'y a personne ici qui se désintéresse de son avoir au point de le laisser improductif et qui ne veuille apprendre à ses enfants à placer son petit pécule. S'il en est qui préfèrent le bas de laine ou le pot de terre stériles au titre qui rapporte, c'est par crainte d'engloutir le capital dans une mauvaise affaire ; ce n'est pas par mépris des fruits qu'ils pourraient en retirer.

D'où vient donc cette indifférence manifestée par tant de chrétiens à l'égard des intérêts spirituels ? En passant de la vie matérielle à la vie surnaturelle, le mot « intérêt » aurait-il perdu tout son sens ? D'où vient donc que beaucoup veuillent être ce figuier stérile qui, s'il ne se met rapidement à fructifier, risque d'être coupé et jeté au feu ? Le chrétien qui ne vit pas en état de grâce est stérile. Quels que soient le nombre et la qualité naturelle de ses actes, ceux-ci sont zéro au point de vue surnaturel. C'est peut-être un beau feuillage vert : ce n'est pas pour son feuillage que l'on plante et que l'on entretient un arbre fruitier.

Même chez les âmes en état de grâce, que de mérites gaspillés ! que de fruits de mauvaise qualité ! L'homme qui va mourir dans quelques instants peut être encore capable de prononcer une parole, d'exécuter un geste. C'est peu de chose en comparaison de la vie active et débordante de l'adulte en parfaite santé. L'âme, elle aussi, sans avoir perdu la vie surnaturelle, peut être paralysée partiellement par le péché véniel consenti, répété, non combattu. Sans doute n'en a-t-elle plus pour bien longtemps avant de succomber. Dans ces conditions, que valent les manifestations d'une vie diminuée et qui s'en va ? Car le mérite de nos actes dépend du degré d'amour que nous y apportons.

On se figure volontiers dans le monde que plus un acte a demandé d'efforts, plus il a coûté, plus il est méritoire. Pas nécessairement. A égalité d'amour, oui, l'acte le plus pénible est le plus méritoire. Mais il peut très bien arriver qu'un acte très banal, comme celui d'une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus balayant les corridors de son cloître ou lavant sa vaisselle, ait aux yeux de Dieu un prix infiniment supérieur à celui des plus durs travaux, parce qu'il aura été accompli par une âme infiniment plus aimante et qui aura pensé à l'offrir au bon Dieu. Sans doute, l'offrande générale de notre personne et de nos actes suffit, mais il est hors de doute que si cette intention générale devient actuelle, notre mérite se trouvera augmenté. Etat de grâce, union intime à Dieu par la fuite du péché véniel et la pratique de la vertu ; offrande au moins générale et si possible actualisée de nos actes à Dieu, telles sont donc les conditions que doit se préoccuper de réaliser un chrétien sérieux, qui ne se contente pas de formalisme et d'à peu près.

3. L'aboutissement logique de la grâce sanctifiante, c'est la vision béatifique. Ce terme vous paraît peut-être abstrait et partant obscur. Il désigne la vie du chrétien au ciel en exprimant deux des aspects de cette vie, le troisième étant sous-entendu parce que nécessairement contenu dans les deux autres. Au ciel nous verrons Dieu ; cette vue engendrera l'amour d'où résultera un bonheur sans mélange. « *Videbimus, amabimus, gaudebimus,* » dit S. Augustin.

Remarquez-le toutefois, m. f., la gloire du ciel a ses degrés comme la grâce ici-bas. Une fausse interprétation de la parabole des ouvriers envoyés à la vigne pourrait nous amener à penser le contraire. En mettant en scène les ouvriers de la dernière heure placés sur le pied d'égalité avec ceux de la première, Notre-Seigneur veut faire entendre que la sainteté, et par conséquent sa récompense, ne sont pas l'œuvre du travail purement naturel de l'homme, mais avant tout de la grâce divine, absolument libre et gratuite, et qu'elles ne sont pas nécessairement proportionnées à la durée de nos efforts, mais bien plutôt à l'intensité de notre amour. Cette réserve faite, il faut donc affirmer que notre récompense céleste sera en proportion de la somme d'amour surnaturel que nous aurons offerte ici-bas au bon Dieu. Et ainsi ce n'est pas tant la multiplicité des actes, des dévotions, des exercices de piété qu'il s'agit de réaliser, mais bien plutôt leur perfection.

C'est précisément là qu'est la difficulté. Nous avons si bien conscience de notre faiblesse, nous connaissons si bien le nombre et la force des ennemis qui nous entourent et qui sont même installés en nous, qu'il nous serait permis de nous décourager et de qualifier notre tâche d'irréalisable, si Dieu ne venait à notre secours, par la grâce actuelle.

II

Il ne s'agit plus, cette fois, d'un état habituel, d'un don permanent qui fait de nous les enfants de Dieu, mais d'une série de secours passagers et répétés qui illuminent notre intelligence, fortifient notre volonté, excitent notre cœur, afin de nous faire agir surnaturellement en tout ce qui concerne notre salut. Cette aide est nécessaire à celui qui ne possède pas la grâce sanctifiante pour l'acquérir, à celui qui est en état de grâce pour y persévérer et même pour éviter tout péché véniel. Plusieurs erreurs sont venues attaquer ces vérités catholiques. Je ne m'attarderai pas à les exposer et à les réfuter. Pratiquement il nous suffit de constater notre grande faiblesse pour comprendre la nécessité de ces grâces actuelles.

Sous quelle forme se présente la grâce actuelle ? Sous des formes extrêmement variées : bonne pensée qui s'offre à notre esprit sans que nous l'ayons cherchée ; sentiment généreux qui s'empare de notre cœur au moment le plus inattendu ; désir du bien qui apparaît avec insistance au milieu de nos faiblesses. C'est un remords qui bat comme une fièvre dans notre poitrine ; c'est une souffrance morale qui fait toucher du doigt la vanité et l'insuffisance des affections humaines ; c'est une maladie qui ouvre les yeux et qui avertit d'avoir à se tenir prêt ; c'est un deuil, c'est un échec. Certains convertis ont raconté avec quelle force ils avaient été poussés malgré leur résistance vers un confessionnal, avec quelle suave habileté ils avaient été amenés sans s'en rendre compte au prêtre qui serait leur bon Samaritain. C'est ainsi qu'un soir d'octobre 1886, entrait dans un confessionnal de l'église Saint-Augustin un jeune homme au passé lourd et dont l'âme était travaillée par l'inquiétude. Il se nommait Charles de Foucauld et devait mourir en odeur de sainteté, prêtre-ermite au Sahara. Cette âme en détresse avait besoin d'un directeur éclairé et adroit. La grâce de Dieu le dirigea avec sûreté vers l'homme qui lui convenait.

Tantôt la grâce nous arrive par un intermédiaire qui n'a pas toujours conscience du rôle qu'il joue : bon exemple, bon conseil, qui nous font aimer le bien ; scandale même, qui agit comme repoussoir ; lecture qui élève l'âme ; prédication qui la touche. Tout récemment, la presse annonçait la publication d'une biographie dont l'héroïne a converti après sa mort son mari incrédule en lui révélant, dans le journal de sa vie, la beauté surnaturelle de son âme. C'est ce converti, devenu prêtre et religieux, qui publie lui-même cette vie édifiante.

Nous n'en finirions pas d'énumérer les interventions possibles de la grâce. Interrogeons-nous nous-mêmes avec un peu d'attention et nous constaterons que, si le démon rôde sans cesse autour de nous cherchant sa proie, la grâce de Dieu plane, elle aussi, sans cesse sur notre âme, n'attendant que notre bonne volonté pour y déposer le germe fécond qui va s'épanouir en œuvres de prix. Sans cesse le divin Semeur répand en nous le bon grain, et si celui-ci ne s'y développe que peu, il faut en accuser la dureté du sol, les pierres ou les broussailles qui l'encombrent.

Oui, que de broussailles ! Préoccupations, distractions, frivolités envahissent notre âme au point de ne pas nous laisser une minute de réflexion sérieuse. Comment, au milieu de tous ces miroitements et de tout ce tintamarre, distinguer le petit grain qui tombe sur notre âme, entendre cette parole discrète qui nous appelle ? Ah ! voix humaines, comme vous vous faites puissantes pour étouffer la grande voix de Dieu qui ne cesse de parler ! Comme je comprends le besoin de solitude et de silence ressenti par les âmes vraiment intérieures ! Comme je comprends la joie de ce jeune soldat qui chevauchait il y a quelque vingt ans dans les déserts de Mauritanie ! Son âme qui s'était laissé enchanter par la voix de sirène d'un Renan, son grand-père, se sentait enfin à l'aise dans ces espaces solitaires où, toute parole humaine cessant, on n'entend plus que la parole divine !

M. f., toutes ces grâces qui viennent s'offrir à nous, nous aurons à rendre compte de leur utilisation. Mauvais serviteur, qu'as-tu fait du talent que je t'avais confié ? Dieu finit d'ailleurs par se lasser. Le mépris des grâces en tarit la source. Ici encore il y a matière à sérieux examen et à fécondes résolutions. « *Time Jesum transeuntem et non revertentem.* Craignons, si par négligence ou mauvaise volonté nous laissons passer Jésus et sa grâce, qu'ils ne reviennent plus. »

III

J'ai bien dit : Jésus et sa grâce, car c'est de lui et par lui que nous viennent toutes grâces : *De plenitudine ejus nos accepimus.* S'il nous est donné de devenir enfants adoptifs de Dieu, c'est à l'Incarnation et à la Passion du Christ que nous le devons. Je l'ai dit précédemment. Cette grâce sanctifiante, il fallait l'acheter. Le Christ l'a achetée pour nous au prix de ses humiliations, de ses souffrances et de sa mort : il a ainsi annulé notre dette et payé le montant de nos péchés. — La grâce actuelle nous est acquise au même prix. Cette distribution quotidienne de grâces, c'est la distribution monnayée de l'héritage amassé par le chef de la grande famille. De nous-mêmes nous n'avons aucun droit à toutes ces grâces. Quelle misère de voir cet héritage gaspillé par tant d'âmes qui n'en comprennent pas la valeur !

C'est au Christ que nous devons en particulier la fondation de l'Eglise, par qui nous arrivent les grâces et sanctifiante et actuelles. Commentant la parabole du trésor caché, S. Thomas nomme l'Eglise un trésor universel, puisqu'elle est la richesse des sociétés, des nations et des individus qui consentent à la recevoir, à suivre ses enseignements et à obéir à ses lois. Or c'est le Christ qui a fondé l'Eglise et les bienfaits que celle-ci distribue sont le fruit de sa Passion.

C'est donc toujours à cet amour de Jésus pour les siens qu'il nous faut revenir. C'est lui qui explique tout, c'est lui qui est la fin de tout puisque, en y répondant, nous arriverons au Père et au salut.

A chacun de nous d'examiner en toute loyauté le cas qu'il a fait jusqu'ici de toutes ces grâces semées à profusion sur sa route. Nul doute que nous n'ayons à nous accuser de beaucoup de négligence et par conséquent à prendre de généreuses résolutions pour l'avenir.

* *

Il n'y a pas pour l'homme de constatation plus affligeante que celle de l'inutilité de son dévouement. Jésus, au cours de sa Passion, n'a pas échappé à cette tristesse. Combien d'âmes perdues malgré son sacrifice ! Combien d'âmes qui ne retireront pas de ce sacrifice tout le bien prévu et voulu par son amour ! Est-ce donc en vain que le sang du Christ aura coulé sur le Calvaire ? Puissions-nous, m. f., être de ceux qui comprennent la valeur de leur âme et qui sont décidés à ne rien laisser perdre des fruits de la Rédemption. Ainsi soit-il.

IV

L'AMOUR QUI PARDONNE : LA PÉNITENCE

Mes frères,

La grâce de Dieu est toute-puissante ; mais la faiblesse de l'homme est incommensurable. Plût à l'auteur de toute grâce que nous puissions nous rendre le témoignage de S. Paul : « *Gratia ejus in me vacua non fuit.* Je n'ai pas laissé en moi la grâce de Dieu improductive. » (I Cor., xv, 10). Hélas ! la grande affaire de notre salut est sans cesse remise en question, soit par des fautes graves, soit par des fautes vénielles qui en se répétant nous rapprochent de plus en plus du péché mortel. Mais voici que le Christ infiniment miséricordieux va nous donner un nouveau témoignage de son amour en nous relevant aussi souvent qu'il le faudra. Pour les anges pécheurs il n'y a pas eu de pardon ; pour l'homme le pardon se multiplie jusqu'à l'infini, grâce au sacrement de pénitence.

Vous qui habitez une ville épiscopale, vous avez sans doute assisté plus d'une fois à la cérémonie si impressionnante d'une ordination sacerdotale. Vous avez entendu l'évêque dire au nouveau prêtre auquel il impose les mains : Recevez le St-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » C'est un écho de la parole du Christ aux Apôtres, il y a vingt siècles, sur les bords du lac de Tibériade.

Le sacrement de Pénitence, avec celui d'Eucharistie, est — faut-il dire : devrait être ? — d'un usage courant. Pour vous inviter à en faire un fréquent et bon usage, je vous rappellerai ce soir *jusqu'où va l'amour du Christ* dans le pardon du pé-

ché ; — et *à quelles conditions* nous pourrons retirer de sa réception les fruits qu'elle comporte.

I

Il faut avouer, m. f., que nous jouissons d'une grande facilité pour nous confesser. Nos deux paroisses, plusieurs chapelles, sans parler de la confession au domicile des prêtres pour les hommes, nous permettent de trouver un confesseur quand nous le voulons et de le choisir à notre gré. Cette grande facilité contribue peut-être à nous enlever un peu de respect pour le sacrement et à nous persuader que, puisque les choses sont ainsi, c'est qu'elles devaient être ainsi, qu'elles ne pouvaient pas être autrement. De là à nous persuader que le sacrement de Pénitence nous était dû par le bon Dieu, il n'y a qu'un pas.

Etrange illusion ! Qui donc aurait bien pu obliger Dieu à nous accorder ce moyen extraordinaire de pardon ? Il est le maître absolu de ses bienfaits. La justice semblerait même exiger qu'après avoir reçu la grâce du baptême, l'homme, s'il vient à tomber dans le péché, subisse la peine méritée par son ingratitude. Dieu pouvait lui laisser seulement les moyens ordinaires de justification, attrition et bonnes œuvres pour les péchés véniels, contrition parfaite pour les péchés mortels. Mais comment vérifier si nous avons véritablement la contrition parfaite ? Et alors quelle source d'inquiétude pour le pécheur ! Mais la miséricorde a parlé plus haut que la justice, et c'est à cette libre et gratuite miséricorde que nous devons de pouvoir si facilement obtenir le pardon de nos fautes.

Quelle grâce que celle-là ! Nous pouvons en apprécier la valeur en écoutant la plainte angoissée de ceux qui, se sachant coupables, ne peuvent recourir au sacrement de Pénitence, soit parce qu'ils ne croient pas à son existence et à son efficacité, soit parce qu'ils n'ont pas à leur disposition le confesseur nécessaire. Cette nostalgie du pardon, du pardon complet, du pardon certain, a hanté même les âmes peu accessibles aux sentiments chrétiens :

Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un prêtre !
Il ne voit plus le sang épongé reparaître
A l'heure ténébreuse où le coup fut donné.
J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine.
Où je l'ai dit, la terre a fait croître une épine
Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné [1].

C'est le P. Joussard, ordonné prêtre à Autun, devenu plus tard évêque coadjuteur de Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaska, qui rencontre sur les bords du lac des Esclaves un indien mourant. En serrant la main du missionnaire, cet homme laissait tomber de grosses larmes sur ses joues : « Pourquoi pleures-tu ? Nous ne sommes pas maîtres de notre vie ; elle appartient à Dieu ! — Oh ! c'est de bonheur que je pleure, répondit le malade. J'avais perdu l'espoir de revoir le Père et de pouvoir me confesser, et voilà que le Père me serre la main. Que la volonté de Dieu soit faite ! Père, je t'ai vu ; je me suis confessé, c'est assez. » — Et cette pauvre femme, indienne aussi, à demi paralysée, qui arrive en traîneau tirée par sa fille sur plusieurs centaines de kilomètres, et à travers quels dangers ! pour pouvoir se confesser avant de mourir. Quelle leçon pour tant de chrétiens qui attendent, qui remettent, qui tergiversent, et cela quelquefois quand la mort les tient déjà à la gorge !

[1] **Sully-Prud'homme, *Les Epreuves*.**

Le Christ qui a bien voulu instituer le sacrement du pardon, aurait pu attacher à sa réception des conditions différentes. Il aurait pu ne l'autoriser qu'une fois dans la vie, qu'une fois par an. C'était la bonne manière d'en sauvegarder le prestige. Ce n'était pas la bonne manière de gagner le cœur humain : la confession sera possible chaque fois que nécessaire. La confession de huitaine ou de quinzaine est courante chez les personnes pieuses.

Le Christ aurait pu réserver ce pouvoir d'absoudre, qui dépasse de si haut notre pauvre humanité, à quelques grands dignitaires de son Eglise, au seul Pape. Mais non ! Tout prêtre muni de la juridiction nécessaire peut vous entendre. Il aurait pu établir ce tribunal suprême en un lieu choisi et unique, au centre de la chrétienté. Mais non ! On peut se confesser partout.

Si certaines règles de convenance s'imposent dans le cours ordinaire de la vie, ces règles disparaissent en cas de nécessité. Confessions de malades, dans quels taudis parfois ! confessions des soldats sur le quai des gares et dans les salles d'attente au jour de la mobilisation, dans la boue des trous d'obus ; confessions au beau milieu de l'Océan... Au cours d'un récent pèlerinage, nous étions au large de la Méditerranée ; un matin, après la messe célébrée au salon des premières, voici un groupe de pèlerins qui s'adresse à moi : « Nous voudrions nous confesser. — Très facile : tous les prêtres-pèlerins ont reçu de la nonciature les pouvoirs nécessaires. Voici un fumoir où nous serons tranquilles. Venez. » Je vous le demande, quelle juridiction humaine s'est jamais mise de la sorte à la portée de ses ressortissants ?

Comment les choses vont-elles se passer ? Va-t-il falloir convoquer des témoins à charge et à décharge ? L'accusé va-t-il être obligé de subir la honte des débats publics ? Non. Deux personnes : le coupable, le juge. Le coupable dira lui-même ce qu'il croira en conscience devoir dire ; le juge prononcera. Il y en a pour trois ou quatre minutes. Le coupable absous est sûr, de la certitude morale la plus solide, que son secret est enfermé dans une tombe. S'agit-il de la plus légère des peccadilles, le prêtre ne peut en aucune circonstance, sous aucun prétexte, révéler le secret qu'il a reçu, sous peine des sanctions les plus sévères de l'Eglise.

Tout ceci ne concerne que les circonstances extérieures et accessoires du sacrement. La même miséricorde apparaît si nous regardons l'objet lui-même de la confession. Il n'y a pas un seul péché qui ne puisse être pardonné, si grave soit-il, si fréquent qu'il ait été, si invétéré soit-il, du moment que le pénitent le confesse et le regrette sincèrement. Et il ne s'agit pas d'un pardon à la manière humaine avec ses restrictions, ses réticences, ses regrets. Il ne s'agit pas d'un pardon qui laisse après lui une tare indélébile. Il ne s'agit pas d'un pardon conditionnel. Tout cela, ce sont des mesquineries humaines. En Dieu il n'y a que magnanimité.

Mais encore ! Ce pardon suppose, nous l'avons dit, certaines conditions à remplir par le pénitent. Peut-être est-ce ici que vont apparaître des difficultés qui nous arrêteront ? Il n'en est rien, nous allons le voir, et si d'aventure certains de mes auditeurs s'en étaient fait jusqu'à présent une montagne, qu'ils veuillent bien se rassurer. Je ne leur promets pas qu'ils n'auront à faire aucun effort pour se bien confesser ; mais je puis leur affirmer que les efforts demandés sont à la portée de toute âme de bonne volonté.

II

La réception fructueuse du sacrement de Pénitence suppose trois actes essentiels : la contrition, la confession et la satisfaction. Nous trouverons en Notre-Seigneur un modèle des sentiments qui doivent nous animer au cours de leur exécution.

1. Le premier de ces actes, c'est l'accusation de nos fautes. S'accuser, voilà qui est évidemment pénible. Mais je vous le demande, pour quelles raisons vous est-il si difficile d'avouer vos faiblesses ? N'est-ce pas à cause des conséquences qu'entraîne cet aveu ? Perte de la considération, de l'honneur ; châtiment qui suivra l'aveu, tels sont les motifs pour lesquels on voit devant les tribunaux l'accusé s'efforcer de nier sa culpabilité. Le sentiment de l'honneur est peut-être déjà passablement émoussé chez lui ; du moins redoute-t-il l'amende, la prison, la mort. C'est qu'en effet l'aveu ne les lui épargnera pas. Tout au plus voudra-t-il faire pencher le juge vers une certaine indulgence et l'amener à faire une application modérée du code. Mais, je vous l'ai déjà dit, les procédés de la justice de Dieu ne sont pas ceux de la justice humaine. Loin de diminuer l'accusé, son aveu le grandit ; loin de le déshonorer, il contribue à le blanchir en lui rendant cet honneur essentiel qui est l'amitié de Dieu ; loin de lui attirer une condamnation, il lui vaut un pardon.

— Mais, me direz-vous, votre raisonnement serait juste si le coupable devait s'accuser à Dieu ; or il doit nécessairement porter sa faute au tribunal d'un prêtre, qui, agissant au nom de Dieu tant que vous le voudrez, n'en reste pas moins un homme.

— Sans doute, mais remarquez tout d'abord que votre faute ne sera révélée qu'à une seule personne, car vous serez seul avec votre juge au tribunal de la Pénitence, et cet homme, nous l'avons dit, ne saurait, sous aucun prétexte, communiquer à qui que ce soit votre aveu. Pas de bavardages, pas d'articles de presse. Bien plus, une fois que le prêtre et le pénitent seront sortis du confessionnal, le premier ne se permettra jamais de faire au second quelque allusion à ses aveux passés. Sans doute, en le faisant, il n'enfreindrait pas le secret sacramentel, mais il violerait le respect des convenances les plus élémentaires et l'Eglise lui recommande de bien s'en garder, à moins que le pénitent, désirant une direction plus complète, n'amène lui-même la conversation sur ce sujet.

Il ne reste donc à craindre que les quelques minutes passées aux pieds du prêtre. Sans doute va-t-il en profiter pour adresser à son pénitent de véhéments reproches sur sa conduite ? Non, m. f., car de cette façon il n'agirait pas comme mandataire du Christ. Bien sûr, il devra éclairer la conscience du coupable, lui démontrer comment ses fautes ont fait souffrir Jésus dans son humanité, et lui suggérer ainsi des motifs de contrition. Mais il le fera toujours avec le doigté du médecin qui panse une plaie et il se souviendra, en accomplissant les actes de son ministère sacré, de la parabole de l'enfant prodigue que son père accueille non par des paroles de colère, mais par un embrassement où il fait passer tout son cœur.

Un converti célèbre, mort récemment à Paray-le-Monial, Adolphe Retté, raconte la confession qui lui rendit la paix de l'âme. Le prêtre, dit-il, « me fit agenouiller sur un prie-Dieu, devant un crucifix. Je commençai l'étalage de mes fautes. Et alors, comment exprimer cela ? A mesure que j'avouais mes fautes, il me semblait que Notre-Seigneur était là... Quand j'eus fini, quand l'abbé M... eut prononcé sur ma tête inclinée la sublime formule de l'absolution, je me relevai. Il m'ouvrit les bras et je m'y précipitai tout en pleurs. Certes, nous étions aussi émus l'un que l'autre ; car si je mettais dans mon accolade toute ma gratitude pour lui, lui rendait grâces au Seigneur de l'avoir désigné pour guider vers le bercail de l'unique Pasteur la brebis rebelle qui s'en était enfuie depuis le baptême. »

Il y a dans une comédie moderne un personnage qui dit au jeune homme qu'il vient de tirer d'un mauvais pas : « Ah ! jeune homme, vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à sauver son semblable. » Explosion de pure et assez sotte vanité ! Le prêtre, lui, sachant qu'il n'est qu'un pauvre instrument entre les mains de Dieu, peut dire en toute vérité et avec le plus grand sérieux : « Mon ami, pourquoi craigniez-vous ? Vous ne saviez donc pas la joie qu'éprouve un prêtre à faire descendre sur une âme coupable le pardon de Dieu ? »

Cette accusation, sur quoi va-t-elle porter ? Elle peut comprendre toutes les fautes de la vie passée, même les fautes déjà confessées et pardonnées. Mais il va de soi que cette accusation générale n'est pas requise à chaque confession. N'est obligatoire que l'accusation des fautes graves dont le pardon n'a pas encore été obtenu par l'absolution. Les chrétiens soucieux de recevoir des grâces plus abondantes y ajoutent celle des fautes légères, au moins les plus marquantes, commises depuis la dernière confession, mais, encore une fois, cela n'est pas nécessaire.

Cette accusation devra naturellement être préparée par un examen de conscience, d'autant plus sérieux que la dernière confession remontera plus haut. Ne pas s'examiner avant de se présenter au confessionnal, ce serait s'exposer à des oublis importants et traiter une chose sérieuse avec beaucoup de légèreté. Cependant le bon Dieu ne veut pas que cet examen devienne la cause de tortures morales et de scrupules. Nous y apporterons l'attention que nous apportons aux affaires sérieuses de notre vie et notre conscience pourra ainsi être en paix. Les oublis involontaires ne nous seront pas imputés et les péchés graves omis de ce fait seront pardonnés avec les autres, à charge pour nous de les accuser à notre première confession, mais sans qu'il soit nécessaire de la devancer, lorsqu'ils nous reviendront à la mémoire.

Notre-Seigneur n'avait à faire aucun aveu, puisqu'il n'était coupable d'aucune faute. Cependant son silence devant les Juifs, devant Hérode et Pilate ressemble à un aveu. Oui, Jésus avoue qu'il prend à son compte tous les péchés du monde et que de ce fait il est digne de mort. Grande leçon pour le chrétien qui se laisserait arrêter par la peur ou qui aurait la tentation — cela n'est pas inouï — de s'excuser tout en s'accusant, en battant sa coulpe sur la poitrine de son prochain.

2. Le deuxième acte demandé au pénitent, c'est la contrition, c'est-à-dire la détestation du péché et par conséquent le regret de l'avoir commis. Pour former en soi ce sentiment de contrition, il est nécessaire de comprendre la malice du péché, et donc d'avoir une vue suffisamment exacte des droits de Dieu, souverain Maître de toutes choses, et de nos

devoirs à nous, êtres essentiellement dépendants, une vue suffisamment exacte et de l'immense bonté de Dieu qui nous a comblés de ses biens et de notre immense ingratitude à nous qui avons si mal usé de ces biens.

La difficulté qu'éprouvent parfois certaines âmes à concevoir un regret sérieux de leurs fautes provient plus d'un manque de réflexion que de mauvaise volonté et d'absence de cœur. Les instructions qui nous sont adressées spécialement en ce temps de Carême, sont destinées à nous éclairer sur ces questions importantes ; n'oublions pas toutefois que la seule nourriture vraiment utile est celle qui a été convenablement assimilée. Nous nous ferons donc l'application à nous-mêmes de ces idées, exposées sous une forme nécessairement générale.

Le catéchisme nous apprend que notre contrition, pour être agréée par Dieu, doit présenter quatre caractères. Elle doit être sincère. Est-il nécessaire de le dire ? le bon Dieu n'a que faire de sentiments simulés, de paroles qui ne répondent à aucune disposition de l'âme. Les enfants sont particulièrement portés à se payer de mots et peuvent se figurer en toute bonne foi avoir satisfait aux exigences de Dieu lorsqu'ils ont récité sans trop l'estropier leur formule d'acte de contrition. Certaines grandes personnes peuvent avoir à se méfier de dispositions aussi superficielles. Il est d'ailleurs utile, pour ne pas dire nécessaire, de s'exciter à la contrition avant d'entrer au confessionnal et de ne pas attendre pour cela le moment où, ayant à réciter son acte de contrition pendant que le prêtre donne l'absolution, on peut être troublé, distrait, ou tout simplement arriver en retard, car la contrition doit exister dans le cœur au moment où est prononcée la formule d'absolution. Plus tard, c'est trop tard.

La contrition sera surnaturelle, c'est-à-dire produite avec le secours de la grâce, à cause d'un motif qui a au moins quelque rapport avec le bon Dieu tel que la foi nous le présente. — Absolument inutile donc le regret du péché considéré dans ses conséquences purement temporelles : perte de l'estime du monde, perte d'argent, perte de la santé. Regretter le péché pour ces motifs, c'est le regretter uniquement pour soi. Or si le regretter pour soi n'est pas défendu, ce n'est pas non plus suffisant : il faut le regretter pour Dieu. Il faudrait être bien indifférent ou bien superficiel pour ne pas trouver dans la Passion du Christ d'excellents motifs de contrition surnaturelle.

Le péché est le souverain mal. Le chrétien doit donc le craindre plus qu'aucun autre mal et s'il l'a commis le regretter comme le souverain mal, ce qui suppose qu'il est prêt à endurer n'importe quelle épreuve pour n'y pas retomber. Ces dispositions doivent se trouver dans la volonté, mais il n'est pas nécessaire qu'elles se traduisent extérieurement par des larmes.

Enfin comme un péché ne peut être remis sans contrition et qu'on ne peut être à la fois en paix et en guerre avec Dieu, la contrition devra s'étendre au moins à tous les péchés mortels, non seulement accusés, mais aussi oubliés. Si la confession ne comporte que des péchés véniels, il n'est pas nécessaire, encore que ce soit désirable, que la contrition s'étende à tous, mais il faut qu'elle porte au moins sur l'un d'eux, faute de quoi la contrition manquant totalement, l'absolution ne saurait produire aucun effet.

Le Christ à Gethsémani nous donne un modèle de ces dispositions du cœur et de la volonté. Non pas qu'il ait regretté pour son compte personnel des péchés qu'il n'avait pas commis, mais parce qu'il a offert à son Père, avec la connaissance la plus exacte possible de la nature du péché, les regrets de l'humanité tout entière et une volonté très ferme de détruire le péché partout où il pourrait le rencontrer.

3. Un troisième et dernier acte reste à accomplir, c'est la satisfaction. Les lois humaines infligent au coupable un châtiment, une peine de prison par exemple, destiné à compenser le tort fait par lui à la société, tout en désirant par ce moyen le mettre en garde contre les rechutes. Pour toute faute pardonnée, Dieu exige, lui aussi, une réparation qui consiste à subir une peine temporelle. La pénitence imposée par le confesseur joue ce rôle de réparation ; nous y joindrons utilement d'autres bonnes œuvres, car la médiocrité de nos dispositions ne nous permet jamais d'acquérir la certitude que nous nous sommes entièrement libérés vis-à-vis de Dieu. Or si au moment de la mort il reste encore quelque dette temporelle à solder, c'est au purgatoire qu'il nous faudra nous en acquitter et nous savons que la justice divine sera beaucoup plus rigoureuse en purgatoire qu'ici-bas. Ne craignons donc pas, m. f., d'offrir fréquemment des œuvres méritoires, de gagner des indulgences pour faire, comme on dit, notre purgatoire sur terre. Réglée avant notre mort, la note aura été beaucoup moins lourde à payer.

Comment le Christ nous a-t-il donné l'exemple de la satisfaction ? Mais dans toute sa Passion, par ses souffrances physiques et morales. Satisfaction surabondante, nous l'avons dit, grâce à laquelle les nôtres si insuffisantes pourront être acceptées par la justice divine.

* *

Il nous faut conclure. Ai-je réussi à vous montrer que celui qui vous attend au confessionnal, c'est le Christ infiniment miséricordieux ? Je le voudrais, afin que vous laissiez de côté ces peurs enfantines qui éloignent trop d'âmes du sacrement de Pénitence. Si vous avez bien compris le désir immense du Christ de vous recevoir, de vous pardonner, de vous presser sur son cœur et de vous revêtir de la robe blanche de l'innocence, j'aime à croire que ce ne sera plus une fois par an ou à de longs intervalles que vous voudrez y recourir. Il fut un temps où le Jansénisme éloignait les âmes des sacrements sous prétexte de respect. La meilleure marque de respect que nous puissions offrir à Dieu, c'est d'utiliser pour le mieux et le plus souvent possible ces sources de grâces que son amour a inventées pour sa gloire et pour le bien de nos âmes. Ainsi soit-il.

V

L'AMOUR QUI DEMEURE ET QUI SE DONNE : L'EUCHARISTIE

Mes frères,

L'Eucharistie, ce témoignage inouï de sa sollicitude que le Sauveur nous offre quelques instants avant de mourir, sachant bien que l'homme n'oublie pas les suprêmes marques d'affection qu'il reçoit de ses amis, est le dernier mot de l'amour de Dieu pour sa créature. Vivre, souffrir, mourir pour ceux qu'il aime, cela est possible à l'homme. Mais renverser les lois du temps et de l'espace pour demeurer avec eux et pour se donner à eux en per-

pétuant son sacrifice (car c'est là aussi une manière de se donner) et en les nourrissant de sa propre substance, voilà ce que, seuls, l'amour et la puissance d'un Dieu pouvaient réaliser.

Autrefois les Juifs se préféraient à tous les peuples de la terre, parce que Dieu ne dédaignait pas d'habiter parmi eux, de les accompagner dans leurs marches et leurs campements. « Il n'y a pas sous le ciel de nation qui nous soit comparable, disait Moïse, parce qu'il n'en est point à qui Dieu se communique avec plus de familiarité. » (Deut., IV, 7). C'est bien à l'Eglise catholique qu'il appartient de reprendre ce fier langage, l'Eglise au milieu de laquelle Dieu réside, non plus en figure comme chez les Juifs, mais dans la réalité de sa propre substance, l'Eglise, cette cité mystérieuse que le prophète Ezéchiel avait entrevue à travers les siècles et pour laquelle il n'avait pas trouvé d'autre nom que celui-ci : « le séjour de Dieu, *Dominus ibidem* » (XLVIII, 35). Séjour qui n'est pas inactif, puisqu'il permet au Sauveur de renouveler sans cesse son immolation rédemptrice et qu'il lui donne le moyen de s'unir à nous d'une façon si merveilleuse qu'il devient non plus seulement notre Rédempteur, non plus seulement notre compagnon, mais notre nourriture et qu'il mêle pour ainsi dire sa chair à notre chair et son sang à notre sang. Voilà la triple manifestation de l'amour divin que je vous invite à méditer ce soir.

I

Etre au milieu des siens, vivre parmi eux pour leur prodiguer à tout instant les trésors de son esprit et de son cœur, n'est-ce pas le plus cher désir du chef de famille, qui comprend ce qu'il y a de puissance pour le bien, mais aussi d'entraînements vers le mal, dans ces petits qui sont nés de sa chair ? Il veille sur eux avec toute la sollicitude du jardinier qui nourrit sa jeune plante, la taille, en dirige les rameaux. Il distribue à ces jeunes âmes qui s'éveillent le pain de la vérité, le vin fortifiant de l'amour divin ; il coupe dans leur germe les mauvaises tendances, encourage et fait croître les bonnes dispositions, et accomplit ainsi chaque jour les actes du sacerdoce paternel que Dieu lui a confié.

Ce ministère, pour qui le comprend, n'est jamais terminé ; il dure autant que la vie et, même à l'heure de la mort, il semble qu'il aurait besoin de s'exercer longtemps encore. C'est la grande tristesse de l'homme arrivé au soir de la vie de se demander avec angoisse : que deviendront-ils quand je ne serai plus là ? Suivront-ils le chemin du bien dans lequel je les ai conduits ? Seront-ils assez forts ? Et l'on voudrait rester. Mais non ! La mort est une séparation : séparation de l'âme et du corps, séparation de l'homme et des biens de ce monde, séparation de celui qui s'en va et de ceux qui demeurent. La mort frappe ; il faut partir.

Jésus, à la veille de sa Passion, n'a pas échappé à ces graves préoccupations. Il est le chef de la grande famille catholique qui doit se grouper dans l'Eglise qu'il vient de fonder. Ses fils, il va les engendrer tout à l'heure dans son sang. Mais lui, après le triomphe de la résurrection, doit remonter vers son Père. Pour continuer l'œuvre commencée, il a choisi douze hommes qui devront prêcher l'Evangile à toute créature. Qu'est-ce que douze hommes pour rassasier le monde entier du pain de la vérité ? D'ailleurs bientôt la défection va éclaircir leurs rangs ; parmi eux il y a un traître. Quant aux autres, s'ils n'ont pas la lâcheté de le livrer, ils n'auront pas non plus le courage de le suivre au cours de son sacrifice.

Et le regard du Christ parcourt les siècles à venir ; il voit les assauts de l'enfer et du monde contre son Eglise, et il se souvient qu'un jour les Apôtres ont été rassurés au milieu de la tempête parce qu'il était là et que, ayant commandé aux vents et aux flots, il se fit tout à coup un grand calme. Cette barque, n'est-ce pas elle, son Eglise, au milieu du monde et de ses tempêtes ? Sans lui que deviendrait-elle ? Il restera. Ce que les hommes ne peuvent faire, il le fera ; sa puissance va réaliser le désir de son amour. « Prenez et mangez : ceci est mon corps ; prenez et buvez : ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi. » La grande merveille est accomplie ; Jésus est présent au milieu de nous jusqu'à la fin du monde.

Allez dans la chapelle de neige du missionnaire des régions polaires, allez dans la hutte de bambou de l'Africain, vous y trouverez, comme dans nos plus belles cathédrales, Jésus présent. Mais pourquoi nous transporter par l'imagination dans des régions si lointaines ? Les années de guerre que nous venons de vivre ne nous ont-elles pas donné, chez nous, la preuve de l'amour divin quittant la demeure habituelle de l'église pour suivre les siens au hasard des cantonnements et des combats ? En combien de sanctuaires rustiques le Christ n'est-il pas venu pour être avec eux, pour être leur force et leur consolation !

Les hommes ont mis en œuvre toutes les ressources de l'éloquence et de la persuasion pour élever le moral du soldat et lui permettre de tenir devant l'ennemi. Toutes leurs paroles ont été loin d'avoir, dans une âme catholique, une répercussion pareille à celle de ce simple petit fait, inaperçu pour d'autres : Jésus passant dans une tranchée sous la capote terreuse d'un soldat anonyme. Si quelqu'un a assisté à l'une de ces messes célébrées près de l'ennemi, au bruit de la bataille, dans ces catacombes modernes, qu'il me dise si son cœur n'a pas été remué et s'il n'a pas entendu le Christ lui répéter, comme autrefois aux Apôtres pendant la tempête : « Confiance ! Je suis là ! » Pauvres corps qui avez souffert du froid, de la faim, de l'eau, de la mitraille, pauvres âmes qui avez connu les angoisses de la séparation et les incertitudes du lendemain, qui avez senti la mort planer sur vous, c'est à vous que le Christ pensait en cette mémorable journée du Jeudi Saint, quand il dit aux humbles pêcheurs de Galilée : « Faites ceci en mémoire de moi. » Et maintenant que le danger s'est éloigné et que le besoin de Dieu est peut-être moins sensible à vos âmes, veuillez ne pas oublier que c'est pour vous encore qu'il est ici.

II

Le véritable amour ne va pas sans le sacrifice et c'est son caractère propre de chercher à donner plus qu'il ne reçoit. C'est encore au sein de la famille que nous verrons l'une de ses plus belles manifestations ; car n'est-ce pas un acte d'amour ininterrompu que le travail humble et patient du père ? Son travail, c'est le sacrifice de son temps, de ses forces, parfois de sa santé, sacrifice offert avec joie pour ceux que la Providence lui a donnés. Plus ce sacrifice est désintéressé, plus il bannit l'égoïsme, plus il est aussi l'image fidèle du véritable amour, capable d'aller quelquefois jusqu'à l'héroïsme.

La valeur de l'amour dépend de l'importance du bien qu'on lui sacrifie. De tous les biens temporels

la vie est le plus précieux. En l'offrant pour ceux qu'il aime, l'homme atteint le plus haut degré de l'amour. C'est cette perfection qu'ont réalisée nos morts de la guerre et c'est pourquoi on a raison d'exalter leur sacrifice. Il ne leur a pas suffi d'offrir leur temps, leurs épreuves, leurs souffrances ; la patrie a demandé leur vie : ils l'ont donnée. Ils sont morts pour que nous vivions ; ils ont consenti à fermer pour toujours leurs yeux à la lumière de ce monde pour que les nôtres puissent encore la contempler et continuer à bénir Dieu dans ses œuvres. Pour nous ils ont donné tout ce qu'ils pouvaient, tout ce qu'ils avaient, tout ce qu'ils étaient. Il leur était impossible de faire plus.

Ce sacrifice est tellement complet que l'amour de Dieu n'en a pas trouvé d'autre pour sauver le monde, et cependant cet amour n'est pas encore satisfait. Il va inventer une nouvelle merveille pour se traduire. Jésus, lui aussi, a été jusqu'aux limites extrêmes du sacrifice : par sa Passion il a offert à Dieu une expiation surabondante, une expiation qui correspond à chacun de nos excès et à leur gravité. La meilleure manière de satisfaire à la justice, pour un coupable, c'est de le condamner à la peine qu'il avait méritée pour son crime. Jésus, se chargeant de nos péchés comme le bouc émissaire, devait prendre sur lui les souffrances qui nous étaient réservées et accepter la mort que nous avions méritée. Il le fit. C'était assez pour notre salut, ce n'était pas suffisant pour son amour. Cet amour, qui ne veut pas de limites à son intensité, n'en supporte pas non plus dans sa durée. Le sacrifice de la croix fut offert une fois et en un point du monde ; par l'Eucharistie et la messe, il est renouvelé partout, un nombre infini de fois chaque jour et ainsi jusqu'à la fin des temps.

Sans doute le Christ ressuscité ne meurt plus, mais son immolation quotidienne, pour n'être point sanglante, n'en est pas moins réelle. A l'autel, c'est encore lui qui s'offre à la justice de son Père. C'est ce même corps qui a été labouré par les fouets de la flagellation, étendu sur le bois du sacrifice et dans lequel, par le ministère des bourreaux, tous les pécheurs du monde sont venus planter les clous du crucifiement ; c'est le corps glorieux du matin de Pâques et du jour de l'Ascension. C'est encore ce même sang qui a coulé au Jardin des Oliviers, au prétoire et au Calvaire. Il est là dans l'hostie et dans la coupe du calice ; tous les jours il est élevé vers le ciel par les mains sacerdotales et, changeant le sens blasphématoire que la populace juive avait donné à ses imprécations, il retombe en une pluie de grâces sur tous les fils de l'Eglise catholique.

Même victime qu'au Calvaire, même prêtre encore, car l'homme qui offre le saint sacrifice de la messe, n'est que l'instrument visible du Christ ; l'unique sacrificateur, c'est celui à qui il a été dit : « Vous êtes prêtre pour l'éternité, » c'est le Sauveur Jésus. Ceci est tellement vrai qu'au moment solennel de la consécration, le prêtre cesse de parler en son nom ; il ne dit pas : « Ceci est le corps du Christ, » mais : « Ceci est mon corps. » Il disparaît pour faire place à Jésus-Christ renouvelant lui-même son sacrifice pour nous, sacrifice qu'il veut offrir partout et à toutes les heures du jour, car il n'est pas une minute où le sang de l'Homme-Dieu ne descende sur quelque point du globe. Le soleil éclaire à peine les rives lointaines de la Chine et du Japon qu'il y trouve le missionnaire à l'autel, tandis qu'une partie de notre hémisphère est encore dans le sommeil. A mesure que la terre tourne et présente aux rayons du jour les diverses nations, l'Inde et le Thibet, Babylone et Ninive, Jérusalem et le Liban, l'Europe et l'Afrique, l'Amérique du Nord et celle du Sud, les îles sans nombre perdues dans l'Océan viennent tour à tour se prosterner devant les autels pour offrir au Dieu vivant l'adorable victime. Le sang du Christ baigne l'univers.

M. f., nous avons déjà vu Jésus-Christ employer sa puissance à renverser les lois de la nature pour demeurer au milieu de nous, tout en obéissant à son Père qui le rappelait à lui. Voici un nouveau miracle de son amour : la perpétuité de son sacrifice parmi nous. Il suffisait amplement que Jésus fût mort pour l'humanité, mais en s'offrant chaque jour à l'autel, il entend rappeler ce sacrifice à notre mémoire et à notre cœur, car la messe est un mémorial, et appliquer à chacun de nous les mérites de sa Passion et de sa mort, car la messe est une effusion de grâces sur le monde. Nous pouvons être étonnés de la patience de Dieu à l'égard du monde pécheur ; il a puni jadis si sévèrement les villes coupables de Sodome et de Gomorrhe ! Mais nous comprenons que l'amour soit vainqueur de la justice, si nous nous rappelons qu'à tout instant le Christ offert sur les autels crie pour nous miséricorde auprès du Père.

III

Demeurer au milieu des siens, perpétuer son sacrifice dans le temps et en multiplier l'oblation dans l'espace, est-ce le dernier mot de l'amour divin ? Non. L'amour exige l'union. Cette union, réalisée incomplètement par les créatures, l'Homme-Dieu va lui donner sa perfection dans la communion. La mère nourrit son enfant de sa propre substance et l'on cite comme exemple de remarquable dévouement l'acte de ceux qui se prêtent à l'opération de la transfusion du sang. Ce ne sont plus leurs biens, leur temps, leurs souffrances, leur travail qu'ils offrent, mais c'est quelque chose d'eux-mêmes, une partie de leur sang qu'ils versent dans les veines de leur frère pour lui donner la vie.

Le Christ, ici encore, dépasse de loin tout ce que peut la créature. Celle-ci réussit à incorporer à autrui une partie de sa substance ; lui la donne tout entière. Ce don de soi est poussé aux si extrêmes limites que, quand Notre-Seigneur l'annonce aux Juifs, ceux-ci ne veulent pas le croire et les Apôtres eux-mêmes semblent rester un moment incrédules. Comment ? Donner son corps à manger et son sang à boire ? Ils comptaient sans la puissance de Dieu. Pour préparer leur âme au grand acte d'amour du Jeudi Saint, Notre-Seigneur multiplie les pains au désert. Il semble leur dire : « Maintenant douterez-vous encore de ma puissance ? » Et de fait, au jour de la Cène, les Apôtres ne discutent plus ; ils reçoivent avec un amour reconnaissant leur Sauveur et ils l'adorent présent dans leur poitrine.

Voici la dernière merveille de la charité et pour la réaliser Jésus n'a pas reculé devant les pires abaissements. Au Calvaire, si meurtri qu'il fût, il gardait encore apparence humaine ; dans l'Eucharistie, cette apparence même disparaît ; pour encourager notre faiblesse, Notre-Seigneur a voulu se réduire à l'état de nourriture, prendre l'aspect d'un morceau de pain si fragile qu'une pression un peu forte peut le broyer, qu'un souffle peut l'emporter. Au risque d'être nié par les incrédules, blasphémé